

XYZ. La revue de la nouvelle

Le baiser

Jean Désy



Number 50, Summer 1997

50

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désy, J. (1997). Le baiser. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 43–48.

Le baiser

Jean Désy

— **V**ictor ? J'en reviens tout simplement pas ! Qu'est-ce que vous avez à dire ?

— Rien.

— Défendez-vous ! Dites quelque chose ! C'est fou ! C'est complètement fou ! Dites que c'est fou !

— Oui.

— Seulement oui ! Mais c'est sûr que c'est oui ! C'est idiot ! C'est même imbécile ! À quoi vous avez pensé, Victor ?

— ...

— On n'embrasse pas un malade !

— ...

— Répondez !

— Oui.

— Ça ne va pas. Vous êtes malade ! Va falloir vous faire soigner. Trouvez un confrère compétent, et vite !

— Oui.

— Jamais vu ça de toute ma vie. Vingt-cinq ans que je suis directeur des services professionnels. Vingt-cinq ans ! Vous avez fait le con, Victor !

— Oui...

— Bon Dieu de bon Dieu ! Quelle sale réputation nous allons avoir ! Pourquoi vous avez fait ça ?

— ...

— Victor ! Pourquoi ?

— ...

Dix-huit ans... Dix-huit ans à panser des loques, à réparer des fronts fendus à coups de bouteille de bière le samedi soir, dix-huit ans à endurer des glaviots sur les planchers, sur les lits, dans les draps, des mollards verts et roses, des crachats éruptés, lancés quand le malade ne sait même plus où il est — dehors dans un parc ? en pleine rue sur l'asphalte ? ou dans la chaleur moite d'une salle jaune d'examen qui sent l'abcès fraîchement ouvert ? Malade perdu, malade parti dans les vapeurs de l'alcool ou de quelque drogue toujours mal connue des soignants. Quand le brut prend le dessus, quand le barbare tâte de sa vigueur, quand le primal ancestral ressurgit, victorieux... Dix-huit ans à rencontrer les anxieux de plus en plus nombreux que la fin de siècle et la mer d'angoisse collective excitent, dix-huit ans à croiser les insomniaques qui ne trouvent aucun repos alors que même les guerriers n'ont qu'une seule envie : dormir, sombrer dans le sommeil réparateur. Endurer les partouzeux du milieu de la nuit, fêtards aux corps flasques mais aux yeux incendiaires, supporter les suicidaires de toutes les heures, écorchés vifs des poignets et des jugulaires aux mille sortes de pilules ingurgitées, cachets bleu-blanc-rouge comme des oriflammes qui se consomment pour des causes perdues. Avec la mort toute proche, mort à l'extrême de l'infinie souffrance, mort des uns et deuil des autres qui ne souffrent qu'un temps. On soulage l'agonie au bout des corridors de miroirs brisés. Toute souffrance produit d'abord la saleté. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Henri-Paul Victor s'était mis à haïr, à se détester lui-même comme à détester le monde. Brûler ! Incinérer ! Détruire la crasse, les boiteux et les cancrelats ! Puis se flamber la cervelle pour ne plus avoir à penser, se pendre au bout d'un long couloir jaune sale, dans la chambre de médecin de garde, dans la garde-robe. À cause de la fatigue ? À cause de l'épuisement professionnel ? De la dépression ? De la détresse ? Il y a plus. Henri-Paul Victor se voyait confronté à quelque chose qu'il n'avait encore jamais vraiment expérimenté : aimer ou ne pas aimer, être en

amour ou ne pas être en amour, comme on est en amour avec une femme, passionnément, comme on aime ses yeux, sa tête, ses cheveux, ses jambes, ses seins et sa démarche. On regarde la femme, on la désire, on l'embrasse, on baise avec elle pendant des heures et des jours et des semaines, des mois durant dans un petit hôtel parisien, près de la Seine, devant une lune pleine au-dessus du pont Mirabeau, on baise comme on aime avec le sexe et parfois même sans le sexe, on aime tout court avec le désir du sexe, mais sans les ponts de Paris ou les bateaux bourrés de mouches. Être en amour ou ne pas être, voilà la question, être avec ses chairs et ses folies, aimer la vie ou la détruire, aimer les borgnes, les cracheux et les fêtards, les insomniaques, les suicidaires, les repoussants et les mille-pattes, pour ne plus jamais entendre dans sa tête qu'il y a utilité d'enlever la lie du monde. Aimer la lie, l'aimer, aimer même les saletés rejetées par les vieillards constipés dont les fécalomes sont plus gros que des nouveau-nés, toucher les pustules des morveux et choisir d'aimer l'air vicié qui circule tout autour, l'air de Gaïa la belle qui se préoccupe malgré tout de ses vivants, Gaïa d'air et d'eau, de nourriture et de pourriture, d'humus odorant et de béquilles pour marcher dans la fange. Ah ! les jambes amputées, les rictus d'hommes cramois ! Ah ! les têtes de femmes hystériques ! Toucher, toucher l'Autre, l'embrasser tendrement et lui dire qu'on a choisi de l'aimer. La folie de l'amour n'est pas toujours inconsciente. La folie relève parfois de la pure clarté. Aimer l'idée d'une rivière parsemée d'aiguilles d'épinettes. Aimer ou ne pas aimer, la grande question, celle de l'Être, plus vraie que toutes les autres, car l'Être n'est rien sans l'Amour qui lui donne son sens. Embrasser ou ne pas aimer, abhorrer, excréter, souhaiter la disparition des éreintants qui rendent le monde pire que ce que Kafka put imaginer. Haine ! Haine portée contre le monde qui donne l'élan au mal qui règne. Mal ! Mal hurlé par la seule espèce vivante capable d'imaginer l'absolu. Être capable de faire le mal, de le forger raisonnablement, puis de le subir en toute souffrance. Aimer le mal comme un faux amour plein de

mille milliards de haines rassemblées. Peur, hantise et destruction, morsure entre les dents, barreaux de métal blanc et petits tas d'os dans des lits de fer emprisonnés sans autre raison valable que l'idée de la colère grondant entre les oreilles. Visages décomposés des léproseries et du moderne sida, visages que seules les mères Teresa ont le courage d'embrasser, embrasser les peaux volcaniques d'un sarcome de Kaposi. Baiser, embrasser, lécher, sucer le sel de la misère jusqu'au dernier atome, puis soulever dans ses bras l'être qui ne pèse pas même vingt kilos. L'offrir en sacrifice à la terre pleurante, le redéposer dans son cercueil, puis l'embrasser à nouveau, longuement, embrasser ses pieds, ses jambes et ses organes génitaux, s'offrir à la chair la plus hideusement brûlée de cette fin de siècle désespérée, chair « atrocifiée » de toutes les lèpres de l'Histoire. Embrasser, embrasser par amour pour abolir la peur et l'angoisse du monde. Ô Paul ! Ô Richard ! Ô Bénédicte ! Francine ! Carmelle ! Maryse ! Comme vous vous êtes aimés ! Amour torride, passage de sperme en miel et de miel en sperme.

Il avait le choix d'aimer ou de haïr, mais rien entre les deux. Le gris et le tiède restent des impossibilités. Avoir le choix : être ou ne pas être, être en amour ou non.

Dix-huit ans de contact avec les invisibles qui vous pénètrent par la peau, mystères qui peuvent vous tuer en deux temps trois bactéries mangeuses de sang, microbes plus forts que l'ordinaire courage. Aimer les femmes aux cheveux tressés qui, sans une ride au coin des yeux, lavent les fesses des plus agoniques, vieillards de deux mille ans plus blancs que leur lit de draps blancs. Ô terre des cris étouffés. Aimer ou ne pas aimer ? Souhaiter l'Holocauste, l'Apocalypse ou les Grands jeux génétiques ? Tout recommencer à zéro ? Dire que les humains ont tant aimé recommencer, jusqu'à regretter le passé. Une espèce d'homoncule joue avec ses gènes comme d'autres manipulent leur membre viril. Ondes de choc ! Il fait nuit dans l'horreur des corridors de la mort pâle. Il neige des hurlements, de la douleur, des écrasements, des thorax et des mains déformés par l'arthrite.

On geint, on râle. De la bouillie ! Aimer ou ne plus aimer. La Vie ! Voilà une raison au nucléaire. Ô la tentation du dieu fait homme de tout régénérer, par cynisme ou par dépit. Aimer la cuisse pourrie, la chair gangrenée, la patte de bois et la boiterie. Quelle idéologie supplantera l'envol des oies blanches dans un ciel de printemps ? Il peut bien pleuvoir des outardes, en pleuvoir tant et tant que maintenant la race dominante se demande quand la chasse doit rouvrir. Aimer l'orgueil, haïr, haïr le monstre en soi et l'aimer tendrement, le cajoler, lui caresser les mame-lons et le chancre mou. Ô le poulpe capable de sucer la meilleure moelle du monde. Et l'esthétique, là-dedans ? On tourne un can-céreux sur le ventre et ses plaies de lit se mettent à suinter. Éthi-que ? Inconvenant ? Non. Tout simplement souffrant. Puis soula-geant. Qu'on se rappelle le plaisir né d'un furoncle qui vient d'éclater. Des vers par millions sortent des orifices et chantent et dansent. Embrasser le Mal pour le tarir et par amour réinventer le bien-être. Baiser. Baiser le Mal, celui du ventre qui veut fendre. Impossible de vraiment nettoyer la merde du monde. On l'embrasse, puis on la mange, seule façon de lui donner un sens. Être ou ne pas être, aimer ou ne pas aimer ? Voici la seule ques-tion qui garde un sens. Tâter de l'absurdité existentielle comme le fit le bon docteur Rieux de Camus qui tâtait des bubons con-tagieux en Algérie. La peste pulmonaire fait cependant partie des affections les plus transmissibles, les microbes passant de l'Abyssinie jusqu'en Amérique à la vitesse de l'éclair et même plus vite en toute simultanéité.

J'aime ou je n'aime pas. Ou bien j'explose et c'est l'euphorie. Ou bien je me recroqueville dans ma détresse, celle qui me tuera. Alors mon cœur bat pour la dernière fois. Des oiseaux bleus sortent de ma gorge et meurent avec moi. Voilà. Je suis acculé au choix. Choix de ma vie. Choix de ma voie. Je suis en amour ou je disparaïs, pareil aux centaines d'autres que j'ai vus mourir depuis tant d'années.

Victor se leva, endossa un sarrau blanc, marcha dans le grand corridor jaune et se rendit dans une salle éclairée par deux scialytiques. Une femme pleurait. Sa fille pleurait aussi. Que de pleurs, que de pleurs devant la mort ! Pleurs de commisération ? Pleurs de respect ? Pleurs de culpabilité ? Pleurs de tendresse ? Pourquoi pleure-t-on devant un mort quand certains souhaiteraient que ce soit la joie ? Victor songea au grand McCormick d'Anticosti qui légua tout son avoir pour que les insulaires fêtent sa mort en chantant, en buvant et en dansant pendant trois jours et trois nuits. Victor s'approcha de la civière. Un drap bleu pâle recouvrait un jeune homme étendu là, nu. La mère et la sœur pleuraient à chaudes larmes. Être ou ne pas être. S'agenouiller devant ces femmes inconsolables, dire que tout est pour le mieux, dire qu'une étoile a pleuré rose au cœur de ses oreilles, dire que le jeune homme verra maintenant tous les soirs bleus d'été, se relever, rejeter le drap en arrière, se pencher sur le corps putride, choisir la plaie la plus large et la plus laide, trouver la zone du corps la plus hideuse et l'embrasser, l'embrasser en se servant de la langue, longuement, sereinement, doucement, amoureuxment, comme on embrasse les organes génitaux de son amour, embrasser pour signifier qu'il est temps d'aimer, qu'il est temps d'être plutôt que de ne pas être. Et savoir que pour l'éternité, libéré de toutes les blessures que le monde inflige, soigner a un sens.